

CIEL D'ORAGE



Un prestidigitateur virevolte entre les tables rieuses d'un restaurant libanais: les objets disparaissent et réapparaissent entre ses mains. Précarité du tangible qui, en guise de prologue, nous présente un pays suspendu entre guerre et paix.

L'univers est devenu poreux, les mitraillettes côtoient les

ovnis. Comme dans un film fantastique, avec la même étrange inquiétude, les frontières entre les mondes se sont fragilisées. L'histoire que nous conte *Éclats de guerre* est celle de cette cohabitation tranquille entre passé et présent, fantômes et vivants, réalité et projections, routine retrouvée et grande Histoire qui

menace. Une habitante s'inquiète: «La politique comble un vide, nous n'avons plus rien d'autre». Sur les bases les plus déraisonnables qui soient, un ersatz de vie quotidienne s'est constitué. Enfants escaladant les blindés comme un terrain de jeu, marche absurde et laborieuse – presque burlesque – du char imposant son ordre

à travers l'espace public... Par le spectacle irréel de cette coexistence d'éléments hétérogènes, le film indigne moins qu'il ne sidère.

«On a l'impression d'être des héros, il y a une sorte de fascination malsaine», confesse crûment une jeune femme interviewée. Comme on jetterait un charme sur la ville endormie, la guerre a paré le réel des habits de la fiction. Tout se retrouve condamné à faire sens en participant à cette fantasmagorie collective: une sirène de pompiers sur un nuage immense réveille l'idée d'une explosion; un manche de casserole ressuscite la terreur du fusil; un orage nocturne à la beauté terrifiante annonce le retour des combats... Étrangement, ce présent grevé d'images fossiles et de présages suscite l'émerveillement.

C'est en effet la singularité du film de s'intéresser moins aux faits, au contexte géopolitique, qu'à la poésie noire qu'ils engendrent; de ne pas s'en tenir à une distance austère et clinique, mais au contraire de plonger sans filet dans la psyché tourmentée enfantée par le conflit. Aucun pathos, ainsi, dans ce qui se présente comme un beau et grand livre d'images. La multiplicité entretenue des sources visuelles et sonores, des points de vue, des styles, semble à chaque segment réinventer une nouvelle forme (natures mortes, détours par l'opéra, échanges pris sur le vif).

Cette approche kaléidoscopique définit la manière dont l'ombre de la guerre a refaçonné le présent. Loin d'être une coquetterie, elle focalise le regard sur l'inconscient collectif au travail, tout en universalisant un conflit ramené à sa dimension existentielle – la seconde guerre mondiale évoquée par les grands-parents s'insère ainsi sans mal dans ce patchwork.

Explorant le chaos d'un imaginaire éventré, le film ne déduit pas pour autant de ce désordre une forme confuse qui mimerait le brouillage des signes. Sa mise en scène est au contraire solide, la fermeté des plans et la rigueur d'une forme réfléchie élaborent un regard cohérent. Lorsqu'un citadin évoque les combats, Adrien Faucheux le filme devant la ville que son appartement surplombe. Il nous place alors entre le paysage urbain disponible et ce qu'on y fantasme: à son tour, l'imaginaire du spectateur réinvente la terreur à l'image même. La fluidité narrative n'attaque jamais l'essence du documentaire, elle se contente de savants mariages, de précises superpositions (la ville nocturne illuminée que le son brutal d'un avion fait gronder), et ne nous présente jamais un élément sans immédiatement le gonfler de sens et l'enrichir de rencontres.

C'est au prix de ce travail, de cette vaste chorégraphie des signes, qu'*Éclats de guerre* parvient à

dresser le portrait d'une société spectrale. Un sous-titre qui ne correspond à aucune parole parcourt le film, comme une traduction du silence, voix-off muette dont la source n'est jamais clairement identifiée. Elle témoigne de la dépression sourde qui étouffe la cité: «J'aurais voulu être amputé d'un bras pour n'avoir pu atteindre l'hôpital le plus proche, et que ma maison fut un amas de débris». Pensée qui déborde du vide, cette parole sans locuteur est un malaise en soi, au-delà de ce qu'elle énonce. C'est une voix absente, sépulcrale. Le fantomatique est l'horizon du film: plages en débris, rues vidées, pénombre d'un bar... Jusqu'à l'effacement de la jeunesse du pays, par le prisme blafard de multiples webcams. Les images numériques sales et floues, saccadées, privées de son, étioient les corps. Bientôt ils s'absentent, décadés, regardant ailleurs, suppléés par une chaise vide.

Éclats de guerre peint un monde jumeau, un univers parallèle d'images et d'idées ayant germé sur les cendres du conflit. Qu'importent les raisons diplomatiques, semble nous dire ce film: les combats reprendront, logiquement, lorsque cet amas de songes finira par déborder, déversant ses cauchemars dans notre réalité.

Tom Brauner
Photo: Kevindooley

Éclats de guerre
d'Adrien Faucheux
EXPÉRIENCES DU REGARD

Lun - 21h15 - Salle 3
Mar - 10h00 - Salle 1

LE CŒUR BATTANT D'UNE RÉVOLUTION



Du printemps arabe, nous n'avons, pense-t-on, que trop d'images. Allumées par la rébellion violente des jeunes tunisiens, permises par le développement des réseaux sociaux, mues par un désir de liberté et un immense sentiment d'injustice qui couvaient depuis des décennies sous le double joug de l'autoritarisme et des inégalités sociales, les révoltes arabes, de Tunisie, d'Égypte, de Syrie, de Libye, et dans une moindre mesure celles du Maroc, d'Algérie, de Jordanie, du Yémen, de Bahreïn ont été longuement filmées, analysées, commentées. De façon incessante, les voix anonymes des manifestants ont été recueillies, retransmises, interrogées. Mais qu'avons-nous vraiment vu, qu'avons-nous saisi de ces révolutions arabes ?

Stefano Savona a suivi les mobilisations de la place Tahrir, au centre du Caire, du 25 janvier 2011, premier jour de la révolution, à l'annonce du départ d'Hosni Moubarak le 11 février. Dans la continuité d'une démarche qui vise à révéler les aspects méconnus de luttes collectives¹, *Tahrir Liberation Square* restitue

quelques fragments de la longue occupation de cette place, témoignages d'une révolution en route, brèves plongées au cœur d'un mouvement spontané, populaire, complexe.

Qu'a-t-on vu à Tahrir ? Une foule en mouvement. Des hommes debout, assis, immobiles, marchant, parlant. Des hommes et des femmes assemblés. Qui discutent : « nous sommes une révolution sans leader », « il faut qu'on nous écoute ». Parfois, aux abords de la place, la violence fait irruption. Les hommes courent, jettent des pierres, se protègent avec quelques bouts de cartons des projectiles lancés de l'autre bout de la place par des ennemis invisibles. Parfois, la caméra isole l'un des occupants de la place. Par-delà le cadre, il interpelle fictivement Moubarak, le peuple égyptien ou une hypothétique communauté internationale : « Si nous continuons, il va partir » ; « Tu as tiré sur nos enfants, tu es un homme mort » ; « dites à la télé d'état que nous avons gagné ». L'alternance quasi systématique entre les plans d'ensemble d'une

foule aux mouvements erratiques et les gros plans sur les visages des occupants de la place accompagne la succession des jours et des nuits. Les hommes défilent, discutent, crient, s'assemblent, se disputent. Dans la lumière ocre de la place Tahrir, les mouvements de foules se suivent, se confondent et l'on peine à comprendre ce qui se passe. C'est sans doute l'une des premières et grandes leçons du film : les révolutions populaires sont sans récit – ou plutôt, tout récit révolutionnaire est voué à la fiction. L'expérience réelle de la révolution, tout comme celle de la guerre en Palestine (*Plomb durci*) ou d'une rébellion armée dans les montagnes du Kurdistan (*Carnets d'un combattant kurde*), déçoit la volonté de comprendre et elle entrave l'entreprise narrative. Au milieu de la place Tahrir, des hommes s'agitent contre un gouvernement en place et aucune vue d'ensemble, comme celle qui guide parfois faussement les récits télévisuels, ne viendra unifier la pluralité de leurs mobilisations ; au cœur de la place, les tergiversations qui agitent alors l'armée et le gouvernement d'Hosni Moubarak parviennent comme des rumeurs incertaines ; la vérité d'une révolution, vue de l'intérieur, ne s'offre que par fragments.

Et pourtant, de slogans en litanies, de chansons en mot d'ordre, la petite musique de la mobilisation de la place Tahrir court d'un bout à l'autre du film, comme le

Tahrir Liberation Square

de Stefano Savona

Ven - 21h - salle 2

fil rouge du mouvement, qui relie chaque prise de parole, chaque discussion, chaque mouvement de foule. Les révolutions se scandent, en musique ou en battements de mains, en slogans ou en chansons. Un mot jeté dans la foule est aussitôt repris en chœur ; comme si, par-delà la multiplicité des raisons et des espoirs de chacun, le mouvement de révolte et l'occupation d'un vaste espace urbain suffisaient à faire naître un immense désir de collectif. Si le bruit de fond des litanies couvre parfois les prises de parole individuelles, ces dernières sont trop fortes, trop singulières pour ne pas travailler de mouvements contraires la constitution de ces ensembles éphémères. Les groupes joyeusement constitués par la répétition de revendications souvent très simples (« 30 ans c'est un peu trop », « Le kilo de lentilles vaut 10 livres, les pauvres ils mangent quoi ? ») n'ont d'autres consistances, d'autres durées, que celle des slogans qui les réunissent provisoirement. Le film laisse ainsi apparaître, par-delà la scansion des mots d'ordre révolutionnaires, les contradictions inhérentes à tout mouvement de masse et la précarité des rassemblements insurrectionnels.

Au milieu de ce tableau épars, quelques prises de paroles s'énoncent à la première personne du pluriel. « Personne ne peut parler à notre place », « nous sommes une seule main, chrétiens

et musulmans », « c'est mieux que tous nos succès individuels, c'est ça l'Égypte du futur ». Si l'on peine à croire aux déclarations d'unité, on ne peut qu'être saisi par la répétition du « nous », sujet collectif naissant, précaire mais en voie de constitution. À ce sujet, le film nous livre encore deux grandes leçons. La première est politique : à un homme qui énonçait une vérité, ou un lieu commun, propre aux temps insurrectionnels (« ils doivent se confronter à nous »), une femme demandait : « mais qui sommes-nous ? ». S'il n'y a pas d'unité a priori, si le rassemblement et les slogans ne constituent que des communautés précaires, le mode interrogatif est le seul vecteur durable d'un mouvement identitaire. Il n'est pas de peuple, pas de démocratie, qui ne s'instituent sans se défaire aussitôt et sans s'interroger sur ce qui les fonde. La seconde leçon est esthétique : « les gens ici forment un spectacle merveilleux » dit une femme au téléphone, à quelqu'un qui n'est pas là pour voir les Égyptiens rassemblés sur la place Tahrir. A l'heure où chacun peut filmer avec son téléphone portable, les révolutions se donnent à voir sous des formes spectaculaires et les peuples fabriquent les images de leurs propres insurrections. L'avènement d'une démocratie repose en partie sur l'émergence des représentations du peuple qui la fonde. En accompagnant ce mouvement, du cœur de la place, *Tahrir Liberation Square* accomplit un geste politique.

A la fin du film, après l'annonce du départ d'Hosni Moubarak, la place se vide et les occupants, littéralement, plient bagage. Une femme prend à partie un groupe qui se disperse lentement autour d'elle et hurle pour se faire entendre : « si les gens s'en vont, nous sommes perdus ». Elle craint le retour de Moubarak, elle se méfie de l'armée et de toute entreprise de récupération. Huit mois plus tard, alors que les changements démocratiques tant espérés se font attendre et que l'armée égyptienne réprime violemment les tentatives de manifestation sur la place Tahrir, l'expression de son angoisse sur l'avenir de ce mouvement a de tristes accents de vérité. Et pourtant, au-delà de ce constat désabusé, le film de Stefano Savona nous rappelle la dimension essentiellement dynamique de la démocratie, sans cesse à recréer.

¹ Quatre films de Stefano Savona ont été montrés à Lussas en 2010 dans le cadre de la programmation *Fragments d'une œuvre : Plomb Durci* (2009), *Carnets d'un combattant kurde* (2006), *Dans le même bateau* (2006) et *L'orange et l'huile* (2010). *Palazzo delle Aquile* (2011), chronique quotidienne de l'occupation de l'Hôtel de ville de Palerme par des familles de sans abri, est diffusé cette année dans la Route du doc.

Nathalie Montoya

Photos : Claudie Chaize et Rafael Flichman



DÉCODER LE MONDE

Kinophasie – étymologiquement, «la parole en mouvement» – débute par la récupération d'une bande-sonore sur laquelle une voix masculine prononce avec aplomb un discours absurde. «C'est un texte étrange, mais il a un sens», assure l'un des hommes à qui Alexander Abaturov fait écouter la bande: une impression de cohérence émane en effet de la structure du texte, frappant ses auditeurs, et intrigant le réalisateur. Il part à la rencontre de ceux qu'il suppose capables de comprendre le discours abscons. Et parce qu'ils le souhaitent tous, ce texte se devra d'avoir un sens.

L'homme de l'enregistrement est en réalité atteint de schizophasie: un trouble du langage qui détourne les mots de leurs sens. On ignore si le réalisateur l'a appris en cours tournage, ou s'il l'a toujours su. Qu'importe, ce texte incompréhensible, le film choisit d'en faire une parole d'oracle, comme s'il était porteur d'une signification secrète à exhumer. Le travail de déchiffrage est l'occasion de révéler le rapport que chaque protagoniste entretient avec sa Russie natale, et au-delà, d'interroger le monde qui nous entoure.

S'ouvrant sur les parasites d'un message de répondeur, figure du brouillage qui reviendra comme son d'ambiance, *Kinophasie* est un décryptage. Alors que le texte mystérieux envahit l'espace sonore (rejoué par bouts, traduit, arrêté, lu à l'envers...), l'image dresse l'inventaire des lieux de vie et de travail de ces exégètes improvisés: cordages, fils en vrac, roues dentées, murs entiers d'assiettes ou de pots de peintures. Le cadre fragmente tout ce qu'il croise, découpe un monde sagement rangé qui rouille en attendant qu'on lui trouve une raison d'être. Interrogeant les pendules, enregistrant le flou d'un paysage qui défile, se penchant sur le puits des fenêtres alignées d'un train, la caméra morcelle l'espace comme elle pratiquerait une autopsie, renvoyant sans relâche le spectateur à l'énigme de ces plans opaques.

Le film met en scène un parcours initiatique. S'ouvrant sur une plongée dans l'obscurité de la salle des machines, comme on s'enfoncerait dans le mystère d'une grotte, l'enquête s'achève dans un mouvement ascendant, les yeux tournés vers le ciel, parmi les instruments savants des



observateurs d'étoiles. Si l'enjeu du décryptage persiste, l'angoisse statique d'un monde dénué de sens, elle, s'est muée en saine fascination. De même, la fragmentation systématique des décors lie à son tour ce qui a priori n'a rien à faire ensemble, jusqu'à intégrer à son maillage les contours rêveurs d'une jeune fille. Ligne de fuite du film, la poésie assimile le mystère du texte enregistré à celui du montage – « la parole cinématographique » est une autre traduction possible du néologisme « Kinophasie » : comme le pointe l'un des protagonistes, la frontière est mouvante entre la folie et l'art. Si le monde est dénué de sens, le geste du film consiste aussi à lui en donner un.



Kinophasie

d'Alexander Abaturov

Les autres films du Master 2011 :
Mar - 21h30 - Coopérative fruitière

Tom Brauner

Photos: Rafael Flichman

PROGRAMMATION DE L'ÉCOLE DU DOC

Mardi 23 à 13 h, Blue bar:

Présentation de l'école documentaire et rencontres autour des formations à l'écriture, la réalisation, la production.

Mardi 23 à 21h30, coopérative fruitière:

Projections de 6 films de fin d'études de la 11^{ème} promotion du Master (voir additif au catalogue). Ces films d'une vingtaine de minutes, écrits, réalisés et montés en moins de deux mois, n'obéissent à d'autre contrainte que celle d'être tournés dans les environs de Lussas. Ils affirment en fin d'année la recherche d'une écriture cinématographique propre à chacun de ces jeunes auteurs.

Mercredi 24 à 21h30, coopérative fruitière:

Projections de 6 films du Master (voir additif au catalogue). Ces films d'une vingtaine de minutes, écrits, réalisés et montés en moins de deux mois, n'obéissent à d'autre contrainte que celle d'être tournés dans les environs de Lussas. Ils affirment en fin d'année la recherche d'une écriture cinématographique propre à chacun de ces jeunes auteurs.

Jeudi 25 à 18 h 30, Blue bar:

Présentation de l'école documentaire et rencontres autour des formations à l'écriture, la réalisation, la production.

Vendredi 26 de 10 h à 13 h, dans les locaux d'Ardèche Images:

Permanence avec Armelle Sèvre sur les inscriptions et les possibilités de financements.

Contacts pendant le festival :

Chantal Steinberg (06 87 01 97 04) Vincent Sorrel (06 79 72 21 20)

**23^{ème} ÉDITION DES
ÉTATS GÉNÉRAUX
DU FILM DOCUMENTAIRE**

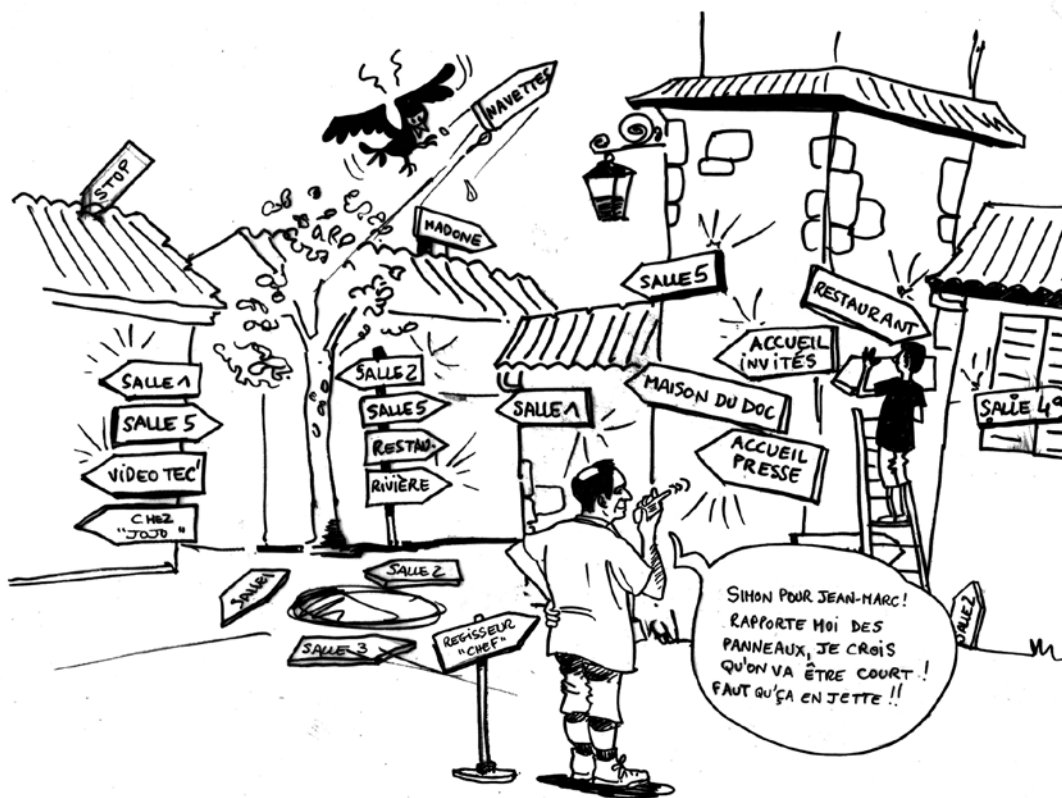
J-1: LUSSAS SE MOBILISE !



Bienvenue à Lussas !



**L'accueil est particulièrement chaud cette année !!!...
Et pourtant le port du masque sera obligatoire cet été !**



L'équipe technique peaufine avec enthousiasme la toute nouvelle signalétique des EGD !

LUNDI 22 AOÛT

Salle **2**

matin

10h00 - EXPÉRIENCES DU REGARD
Dialing Diary, épisode 1
 Yvan Petit - 2011 - 35'
Histoire perforée
 Anne-Sophie Lepicard
 - 2010 - 7'
Les Champs brûlants
 Catherine Libert,
 Stefano Canapa - 2010 - 74'

Présentation :
 Philippe Boucq et
 Pierre-Yves Vandeweerde.
Débat en présence
 d'Yvan Petit.

Salle **1**

après-midi

14h30 - REDIFFUSIONS
Dialing Diary, épisode 1
 Yvan Petit - 2011 - 35'
Histoire perforée
 Anne-Sophie Lepicard
 - 2010 - 7'
Les Champs brûlants
 Catherine Libert,
 Stefano Canapa - 2010 - 74'

après-midi

14h30 - LUMIÈRE D'AFRIQUE N°2
Bakoroman
 Simplicie Ganou - 2011 - 62'
Savoir raison garder
 Mamounata Nikiema
 - 2011 - 52'
Koukan Kourcia ou le Cri de la tourterelle
 Sani Magori - 2010 - 62'

soir

21h00 - HISTOIRE DE DOC : TCHÉCOSLOVAQUIE
People and Hot Dogs
 Pavel Blumenfeld - 1948 - 12'
What We Know About Light
 Bohumil Vošahlík - 1954 - 17'
Avec l'œil de la caméra
 Štefan Köszeghy, Štefan Uher
 - 1959 - 16'
The Story of the Old River
 Jiří Lehovec - 1957 - 33'
Un sac de puces
 Věra Chytilová - 1962 - 35'
Audition
 Miloš Forman - 1963 - 45'

Présentation des débats : Kees Baker

soir

21h00 - Salle 2 - LUMIÈRE D'AFRIQUE N°2
Les Déesses du stade
 Delpe Kifouani - 2011 - 57'
Koundi et le jeudi national
 Ariane Atodji - 2010 - 86'

Salle **3**

matin

10h15 - HISTOIRE DE DOC : TCHÉCOSLOVAQUIE
Prague Illuminated by Millions of Lights
 Svatopluk Innemann
 - 1928 - 24'
Aimless Walk
 Alexander Hackenschmied
 - 1930 - 7'
Light Penetrates the Dark
 Otakar Vávra, František Pilát
 - 1930 - 4'
Nous vivons à Prague
 Otakar Vávra - 1934 - 12'
The Magic Eye
 Jiří Lehovec - 1939 - 10'
La terre chante
 Karel Plicka - 1933 - 63'

Présentation et débat :
 Kees Bakker

après-midi

14h45 - HISTOIRE DE DOC : TCHÉCOSLOVAQUIE
The Way to Barricades
 Otakar Vávra - 1946 - 109'
Butterflies Don't Live Here
 Miro Bernat - 1958 - 14'
There Are Not Clouds All the Time
 Karel Kachyňa, Vojtěch Jasný
 - 1949 - 65'
Lidice
 Pavel Háša - 1965 - 36'

Présentation et débat :
 Kees Bakker

soir

21h15 - EXPÉRIENCES DU REGARD
Éclats de guerre
 Adrien Faucheux - 2011 - 51'
La guerre est proche
 Claire Angelini - 2011 - 80'

Présentation :
 Philippe Boucq
 et Pierre-Yves Vandeweerde.
Débat en présence des réalisateurs.

Salle **5**

matin

10h00 - DONNER À ENTENDRE
The Laughing Man
 Walter Heynowski
 - 1966 - 66'
El Sicario, Room 164
 Gianfranco Rosi - 2010 - 80'

Coordinateur : Olaf Möller
En présence de Yervant Gianikian, Gianfranco Rosi, Angela Ricci Lucchi.

après-midi

15h00 - DONNER À ENTENDRE
Le Projet Himmler
 Romuald Karmakar - 2000
 - 182'

Coordinateur : Olaf Möller
En présence de Yervant Gianikian, Gianfranco Rosi, Angela Ricci Lucchi.

soir

21h00 - DONNER À ENTENDRE
Wundkanal
 Thomas Harlan - 1984 - 102'

Coordinateur : Olaf Möller
En présence de Yervant Gianikian, Gianfranco Rosi, Angela Ricci Lucchi.

21h

Projections au village :
Palazzo delle Aquille
 à Eyriac
Entrée du personnel
 à Genestelle

23h45

débat avec
 Christian Rouaud
 en salle de presse

PLEIN AIR

21h30

Tous au Larzac

Christian Rouaud - 2011 - 120'

Débat en présence du réalisateur à l'issue de la séance. En cas d'intempéries, la projection aura lieu en salle 3 à 23h30.